
Boulevard des étrangers

Yann Lagadec



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/5752>

DOI : 10.4000/abpo.5752

ISBN : 978-2-7535-8091-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 204-206

ISBN : 978-2-7535-8090-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Yann Lagadec, « *Boulevard des étrangers* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 127-2 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/5752> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.5752>

© Presses universitaires de Rennes

Le Folgoët de Rumengol, plus propice à la piété personnelle ou familiale. C'est un sanctuaire clérical (600 prêtres au couronnement de 1888, 600 encore au pardon de 1938 : allez chercher cela aujourd'hui!) où la religion « populaire » décriée ensuite par les prêtres d'hier (ceux de Vatican II) n'est rien d'autre que celle promue par ceux d'avant-hier. C'est un sanctuaire austère, avec une foire adjacente au pardon mais sans fête foraine parce que la municipalité s'y oppose, craignant ivrognerie et débordements. Le Folgoët, c'est « *Lourdes avec l'ordre en plus* », écrit en 1909 *La Semaine Religieuse* du diocèse. Même la statue y concourt : en 1888, on choisit de couronner une sombre statue hiératique en kersanton (aujourd'hui désignée communément comme la Vierge noire du Folgoët) plutôt que celle, en bois peint coloré, de style Renaissance, qui avait la faveur des fidèles. C'est enfin un sanctuaire romain, qui parle breton parce que c'est encore la langue des campagnes et qu'elle fonctionne comme rempart face aux méfaits de la modernité, mais qui – à la différence de Sainte-Anne-d'Auray – reste assez indifférent à la cause bretonne : *Breiz* n'y est jamais qu'un instrument subalterne au service de *Feiz*.

Depuis les années 1960, tout a changé. Le recul du Folgoët depuis lors est aussi avéré que difficile à mesurer et à expliquer exactement. La décrue est déjà suffisamment marquée en 1969 pour que l'on estime nécessaire à ce moment de déplacer la date du pardon au premier dimanche de septembre, ce qui montre bien que la transformation des campagnes y est pour quelque chose, mais la chute tient aussi à ce que la religion populaire est alors dénigrée par un clergé conciliaire soucieux de foi « authentique » et qui s'apercevra un peu tard qu'on ne touche pas impunément aux rites et aux usages. À quoi s'ajoute sûrement la crise du sacrement de pénitence, récemment analysée par Guillaume Cuchet. Louis Élégoët rappelle qu'à la grande époque des années 1930, dans la nuit du 7 au 8 septembre, « de 22 h à une heure du matin, on confesse, sans discontinuer, en huit confessionnaux, puis en quatre, de une à 5 heures, alors que huit sont à nouveau en service de cinq à dix heures » (p. 126). C'était la grande lessive des âmes. Mais que signifie encore un pardon quand on ne croit plus au péché ni à l'enfer ? En 1986, la fréquentation n'est plus que de 25 000 personnes, deux fois moins que trente ans plus tôt (dans le même intervalle, on est passé en Léon de 80 % à 20 % de messalisants). Il y aurait aujourd'hui quelque 10 000 pèlerins, d'après Louis Élégoët, qui s'est fait observateur en immersion en 2016 et 2017 : c'est encore beaucoup mais les plus de 65 ans sont nettement majoritaires. Si léger regain il y a, c'est pour les *Pemp sul*, le pardon des cinq dimanches de mai, moins « touristique » que le grand pardon de septembre et donc plus attractif pour ceux que Yann Raison du Cleuziou appelle les « observants », parmi lesquels, ici, une frange de militants du breton qui parient sur l'investissement d'un sanctuaire qui eut longtemps peu de considération pour eux.

Yvon TRANVOUEZ

RINGER, Hugo, *Boulevard des étrangers*, adapté et annoté par Ronan Richard, Saint-Brieuc, Les Archives dormantes, 2018, 237 p.

C'est un document rare – sans être unique – que proposent les Archives dormantes, petite maison d'édition briochine : les carnets tenus par Hugo Ringer durant les vingt premiers mois de sa captivité en France, en tant qu'interné civil, d'août 1914 au printemps 1916. Né à Lodz en 1880, le peintre, venu en France avant-guerre, est surpris par les événements de l'été 1914 à Amiens, où il s'est installé.

N'ayant pu rejoindre la Suisse avant le déclenchement des hostilités, il devient l'un de ces quelque 60 000 « indésirables », sujets allemands ou austro-hongrois, rassemblés dans ce que l'on qualifie alors de « camps de concentration ». Celui du Jouguet, dans la vallée du Gouët, à deux pas de Saint-Brieuc, est un de ceux-là, parmi la dizaine que compte la Bretagne des années 1914-1915, de Guérande à l'Île-Longue, en passant par Saint-Illan ou Groix. C'est là, dans une ancienne usine sommairement aménagée, qu'avec près de 1 000 infortunés, hommes et femmes, Ringer est arrivé début septembre 1914, après quelques semaines passées à la Ferté-Macé. Il y restera jusqu'en janvier 1917, date de son transfert vers la Suisse : la dégradation de l'état de santé du trentenaire, atteint de tuberculose, fait qu'il n'est désormais plus mobilisable par l'armée allemande. Les autorités militaires et civiles françaises n'ont alors plus aucune raison de s'opposer à son retour au pays.

Au fil d'une dizaine de chapitres, rédigés dans un premier temps tous les deux mois – 8 septembre, 8 novembre 1914, 8 janvier, 8 mars 1915 – puis à intervalles plus rapprochés mais moins réguliers ensuite, Ringer livre un témoignage à la fois exceptionnel et banal de son expérience de la captivité. Exceptionnel, car les récits de ce genre sont rares : pour la Bretagne, celui de l'écrivain austro-hongrois Aladar Kuncz ne concerne par exemple que les premiers jours d'août 1914 ; c'est à Périgueux qu'il est ensuite interné, avant de rejoindre Noirmoutier. Exceptionnel car ces carnets, sans doute confisqués en 1916 ou 1917 par les autorités préfectorales des Côtes-du-Nord, sont restés dormir dans les dossiers des Archives départementales de Saint-Brieuc pendant plus de 90 ans, totalement ignorés.

Plus banale est cependant la description faite de sa captivité. Certes, elle est celle vécue par un – par des – civil(s), hommes et femmes, « prisonniers en guerre » plus que prisonniers de guerre. Pourtant, par bien des aspects, cette expérience particulière des internés n'est pas sans rappeler celle des militaires des deux camps, notamment ceux capturés dans les premières semaines ou les premiers mois de la guerre. Aux manifestations d'hostilité de la population à l'encontre de ceux et celles qui deviennent des « indésirables » à Amiens, à Paris, à la Ferté-Macé en août-septembre 1914, correspondent celles que décrivent les soldats français arrivant en Allemagne à l'automne 1914, eux aussi après des heures de voyages dans des wagons à bestiaux. Passées les tensions – voire les violences – des premiers mois, les rapports avec la population et les gardiens se normalisent d'ailleurs, au Jouguet comme en Allemagne, notamment ici dans les *Kommando* de travail : « le sergent lui-même, qui autrefois se serait fait un plaisir de nous bouffer, s'amuse maintenant au milieu de nous » écrit de manière significative Hugo Ringer en mai 1915 (p. 141). « À l'intérieur des camps, nous profitons d'une liberté relative et toutes les chicanes et manifestations de haine ont cessé presque complètement » précise-t-il au mois de juin suivant (p. 154).

Il est vrai que les conditions dans lesquelles les « indésirables » ont été accueillis dans les premières semaines ont dû contribuer à accroître les tensions initiales. Pour ces civils comme pour les prisonniers de guerre, l'improvisation qui a prévalu dans les premiers temps, face à l'afflux inattendu de dizaines de milliers de captifs dont on n'a pas anticipé le nombre, laisse peu à peu la place à une gestion plus efficace. Les infrastructures souvent inadaptées vers lesquelles on s'est tout d'abord tourné, à l'instar de l'ancienne usine du Jouguet, sont peu à peu aménagées : ici, les machines sont progressivement démontées ; ailleurs, les toiles de tente sont remplacées par des baraquements édifiés par les prisonniers eux-mêmes.

Dans le même temps, la micro-société que constitue le camp s'organise. La nourriture, souvent jugée insuffisante et surtout peu variée, est la première des préoccupations : l'équipement des cuisines est amélioré, des tours de service mis

sur pied. Au Jouguet, ils concernent avant tout l'épluchage des pommes de terre, base des repas avec le riz. Courant 1915, deux internés et un soldat chargé de les surveiller sont envoyés à Saint-Brieuc quérir la ration de viande du camp, une « corvée » appréciée en ce qu'elle offre aussi l'occasion de prendre l'air. En effet, ainsi que le note Ringer, le quotidien des « indésirables » est fait d'ennui, un ennui qui justifie d'ailleurs la rédaction de ses carnets. « Les journées défilent, uniformes et monotones » (p. 69) se désolait-il en novembre 1914, déplorant, deux mois plus tard, qu'« un jour passe comme l'autre » : « les journées sont toutes identiques, monotones et ennuyeuses » (p. 73). Et de redire en juin 1915 la « vie éternellement monotone » du Jouguet, sur laquelle il n'y aurait « au fond, pas grand-chose à raconter » (p. 146).

Les carnets de Ringer, qui se lisent d'une traite, montrent le contraire, de l'aménagement progressif de leur espace par les internés à l'organisation de leur « communauté » forcée, imposant une distinction entre hommes et femmes détenus ici, entre nationalités aussi – Allemands, Autrichiens, Croates arrivés plus tardivement, dont l'habitude de cracher à terre dégoûte Ringer, ou Alsaciens bénéficiant de quelques privilèges –, entre ceux disposant de moyens financiers suffisants et ceux devant se contenter du strict minimum. Comme ailleurs – l'on pense notamment ici au camp de l'Île-Longue, face à Brest –, les jeux, le théâtre, les spectacles, le sport, la lecture, des « journaux » rédigés par les internés à destination des internés viennent tromper l'ennui, au même titre que les tensions entre groupes, avec les soldats chargés de la surveillance ou les autorités préfectorales, au sujet de la nourriture, de l'accès à la correspondance ou à la presse.

Tout cela, on aurait aimé qu'une introduction charpentée, que des notes infrapaginales plus nombreuses le rappelle plus explicitement au lecteur, en un mot que l'édition proposée soit réellement de nature scientifique. Que devient ce « Monsieur W », l'évadé de septembre 1915, évoqué par Ringer, dont le nom est, par exemple, évoqué par la presse locale ? Que concluent les visiteurs neutres, Suisses ou Américains, dont les rapports sont pour certains aujourd'hui disponibles en ligne, de leurs inspections au Jouguet ? Peut-on passer sous silence l'antisémitisme latent de Ringer ? Que dire des rapports de genre au Jouguet, où se côtoient hommes et femmes ? Faut-il prendre au pied de la lettre le discours « victimaire » de Ringer, d'ailleurs souvent contradictoire, se plaignant de la durée de la guerre – et donc de sa captivité – tout en regrettant de ne pouvoir vivre « la vie fiévreuse, excitante » de ceux qui sont au front ? Cette vie au Jouguet est-elle comparable à celle des internés de Kerbénéat, de Groix, de Langanet... ou de l'*Hôtel de la Plage* de Carnac, qui en accueille aussi quelques dizaines ? Ronan Richard, qui a adapté le texte de Ringer en vue de sa publication, était indéniablement le mieux placé pour répondre à ces questions : auteur d'une thèse et de nombreux articles sur le sujet, il avait la matière pour donner sens à ces carnets, les mettre en perspective, les illustrer éventuellement, grâce notamment aux superbes clichés du reportage photographique effectué au Jouguet en 1915 par la Section photographique des armées, aujourd'hui conservés à l'ECPAD (cf. RICHARD Ronan, « « Étrangers » et « indésirables » en temps de guerre », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2002, n° 4, p. 147-161).

Il faut lire les carnets de Ringer, en ayant pris soin cependant peut-être, auparavant, de se plonger dans certains des articles de Ronan Richard, afin d'en mieux saisir la singularité.

Yann LAGADEC